



FUTUROLOGIE

REGARDS RÉTROSPECTIFS SUR DES «MONDES D'APRÈS»

LE DÉSARROI UNIVERSEL DANS LEQUEL LE COVID-19 PLONGE UNE COMMUNAUTÉ HUMAINE DIVISÉE A DES ANTÉCÉDENTS FLAGRANTS DANS L'IMAGINAIRE, DONT ONT DÉJÀ TÉMOIGNÉ DES PENSEURS, DES ÉCRIVAINS, DES CINÉASTES.



Star Wars, de George Lucas : plus de quarante ans que cette franchise fait un carton avec les conflits politiques du monde futur.

Depuis Ponce Pilate, on ne s'est jamais autant lavé les mains... À part ça, c'est à toute heure que l'effroi, distillé par d'interminables canaux, s'insinue en chacun, où qu'il se trouve sur la planète infectée, le pire étant qu'on s'habitue aux annonces aléatoires les plus baroques, fussent-elles aussitôt démenties ou mises au conditionnel. En France, n'a-t-on pas entendu suggérer que le défilé du 14 juillet, vieux rite républicain mangé au mythe, pourrait ne pas être uniquement martial? Après les armées de terre, de ciel et de mer, après la Légion au pas compté, les gendarmes, les pompiers et la police, serait enrôlée la cohorte des médecins, infirmiers, aides-soignants, suivis des éboueurs et des caissières de Carrefour, tous personnels qui sauvent l'honneur du pays, au péril de leur vie, au cœur du désastre. Ne pas oublier les fossoyeurs en fin de cortège! Le Covid-19 a déchiré l'espace-temps

d'un coup de hachoir. Ci-gît dans les limbes la société d'avant. Ah! Boire une bière au soleil à la terrasse d'un café en plaisantant avec les amis... Un monde vieux, masqué, sans avenir, sinon celui d'une surveillance généralisée, avec survol de drones mouchards et téléphones mobiles espions. Le *Big Brother* d'Orwell

Un monde vieux, masqué, sans avenir, sinon celui d'une surveillance généralisée, avec survol de drones mouchards et téléphones mobiles espions.

multiplié par cent. Une ère vide, d'un prosaïsme encore plus terrifiant, sans joie, dans des villes désertes la nuit sans âme qui vive. J'exagère? À peine.

La silhouette en relief du « savant de Marseille »

Rien ne rassure de ce que répandent les informations sur les écrans. Les médecins, consultables à merci dans les journaux télévisés, d'ailleurs pas d'accord entre eux, font part de leurs doutes quant à l'essence inexplicable du virus. Un seul émerge, rendu au rang d'icône, le professeur Raoult de Marseille, dont le portrait géant a supplanté, sur un haut mur de la Corniche, face à la mer, l'effigie de Zinédine Zidane. À La Ciotat, on fabrique des bougies parfumées à l'image de saint Raoult et dans « la vieille cité phocéenne » – comme dit la presse locale – on redécouvre l'industrie savonnaire en produisant un « savant de Marseille » avec sa silhouette en relief. Sur les chaînes privées, les blouses blanches états-uniennes sont plus que jamais de rigueur dans le style « amour et bistouri » (*Grey's Anatomy*, *Urgences*, *The Resident*). Au secours, docteur House! Nous pouvons au moins, par Skype, pratiquer par vidéoconsultation, face à notre toubib, l'anamnèse; ce bien beau mot précieux signifiant l'autobiographie de nos antécédents médicaux de patients virtuels anxieux.

Les chercheurs cherchent mais n'ont encore rien trouvé. D'une puissance militaro-industrielle à l'autre, on se renvoie la balle toxique. La Chine ment-elle? Dans ses campagnes, ne décèle-t-on pas une promiscuité coupable avec des animaux bizarres? Le pangolin, tiens, dont, paraît-il, sont friands les ressortissants de « l'empire du Milieu » (l'expression remonte au XIX^e siècle, lorsque les Anglais signèrent avec l'empereur Xianfeng le traité mettant fin aux guerres de l'opium). Certes, la Chine n'est plus un empire, en dépit du fait que son dirigeant suprême, Xi Jinping, est élu à vie. Les Chinois goûtent la viande du pangolin en préservant ses écailles à des fins thérapeutiques traditionnelles, notamment pour un genre de Viagra archaïque. Le pangolin, braconné à outrance, serait proche de l'extinction. Va-t-on la souhaiter? On se rappelle soudain ce film de 1962, *Mondo Cane* (« monde de chien »), de l'Italien Gualtiero Jacopetti, lequel, en une suite de brefs documentaires, donnait à ricaner devant des pratiques culturelles exotiques censées être aberrantes, sous l'effet d'un voyeurisme ethnocentriste délirant. Trump au front de taureau persiste dans

...



DR

En 1979, *Mad Max*, de George Miller, imaginait un monde postapocalyptique, en plein retour à la sauvagerie et au chacun pour soi.

... le déni, supprime en éructant l'allocation des États-Unis à l'Organisation mondiale de la santé. Ses partisans, la bave aux lèvres, klaxonnent en faveur de la reprise du travail, quand les pauvres tombent par milliers. En Pologne, le parti calotin met à profit le virus pour prêcher l'arrêt immédiat de l'interruption volontaire de grossesse. En Inde, des populations de miséreux affamés se traînent dans des égouts à ciel ouvert en guettant leur fin massive inéluctable. On prévoit que

la famine va frapper 250 millions d'êtres humains...

Et l'on scrute à satiété ces images où des espèces de scaphandriers, revêtus des pieds à la tête d'une armure de plastique, se penchent sur des corps en réanimation au bord de l'apnée éternelle. Un seul mot vient aussitôt à l'esprit : science-fiction, d'autant plus qu'au moment où l'on en est de la pandémie, se pose avec acuité la question d'un futur immédiat, quand bien même nous n'en sommes qu'au

début de la catastrophe annoncée. Nous voici donc sommés d'envisager, sur-le-champ, le « monde d'après ».

La science-fiction n'est-elle pas véritablement issue du XIX^e siècle, dans l'élan né de l'idée de progrès, fût-ce au prix de l'exploitation infernale des multitudes ouvrières – soit l'invention du prolétariat – accompagnée de l'expansion coloniale ? L'Allemand Leibniz (1646-1716), qui fut à la fois philosophe, mathématicien et philologue, avait auparavant décrété que « *le temps présent est gros de l'avenir* ». Hegel puis Marx s'en souvinrent.

Au plus fort de l'ère scientifique, Jules Verne apparut comme l'incontestable messie populaire d'un avenir gros des plus surprenantes aventures. Quelques titres des *Voyages extraordinaires* de cet écrivain si prolifique suffisent à ranimer la flamme de son souvenir d'anticipateur émérite : *Vingt mille lieues sous les mers*, *De la Terre à la Lune*, *Voyage au centre de la Terre*, *Autour de la Lune*, *La Maison à vapeur*, etc. On cite moins souvent son roman *Sans dessus dessous* (1889), six ans avant sa mort : il y met facétieusement en doute sa foi dans les expériences imaginaires de techniques destinées à domestiquer la

Du poète, voici des vers tendus vers l'idéal :

Temps futurs, vision sublime !

Les peuples sont hors de l'abîme,

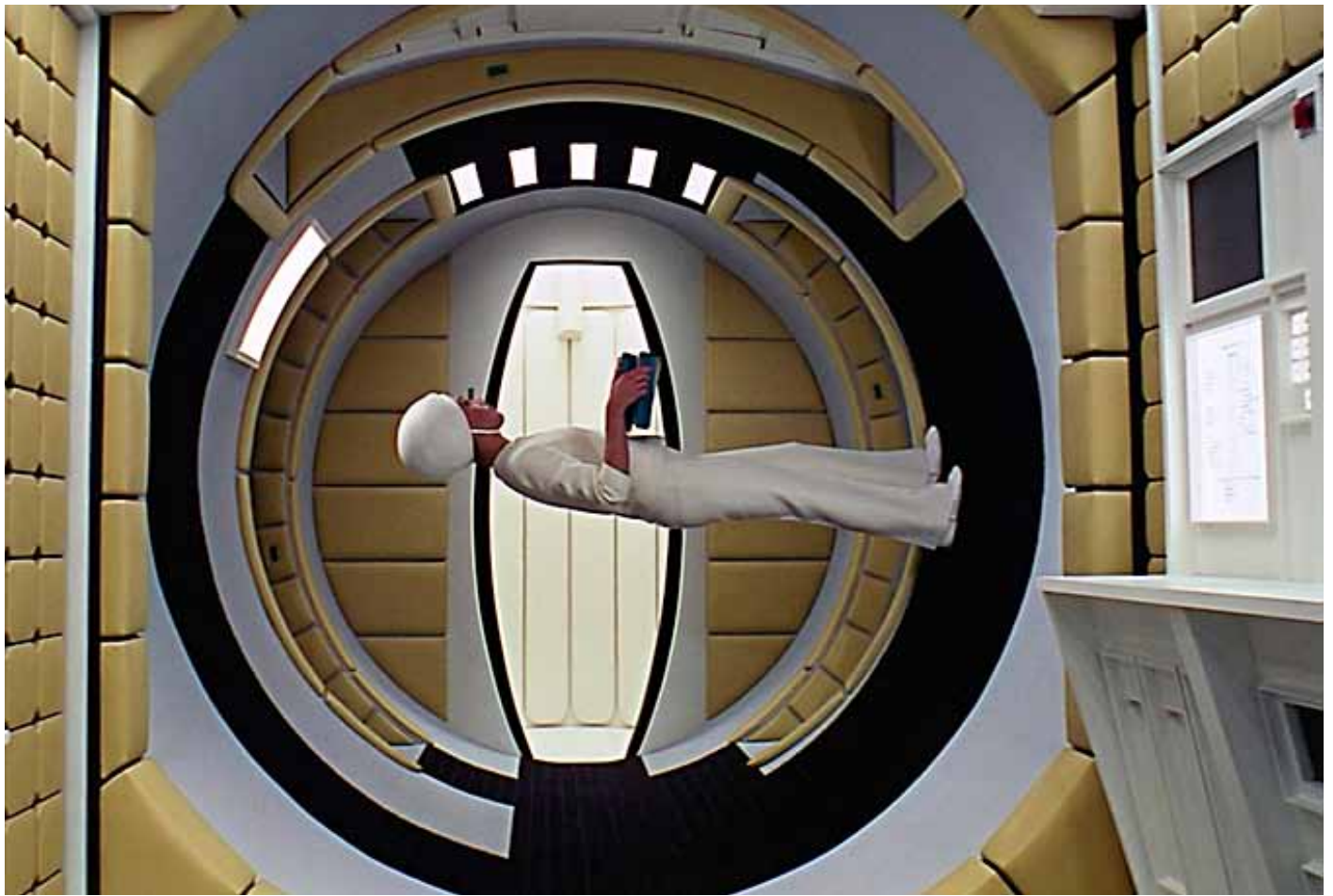
Le grand désert est traversé ;

Après les sables, la pelouse,

Et la terre est comme une épouse,

Et l'homme est comme un fiancé.

VICTOR HUGO



2001, *l'Odyssée de l'espace*, de Stanley Kubrick, affrontait, en 1968, un thème devenu inquiétant : l'intelligence artificielle.

non indifférente nature, dont on voit de nos jours qu'elle se rebelle avec violence. Il y va fort. L'équipe internationale des artilleurs du Gun Club de Baltimore, des mathématiciens, s'est mis en tête, à l'aide d'un canon monstrueux (la Grosse Bertha de 14-18 semblerait, à côté, une minable pétroire) d'expédier un mégaprojectile destiné à redresser l'axe de rotation de la Terre. Il s'agirait de le rendre perpendiculaire à l'écliptique, c'est-à-dire le grand cercle représentant la projection, sur la sphère céleste, de la trajectoire annuelle apparente du Soleil sur la Terre. Vaste programme, conçu dans le but de rendre possible l'extraction du charbon des zones arctiques. Une grossière erreur de calcul met fin à ce projet fou qui, par suite de l'aplatissement de la Terre aux pôles, aurait eu pour conséquences, entre autres inconvénients, d'assécher totalement l'Atlantique nord et la Méditerranée, ainsi que d'élever l'archipel des Açores à la hauteur de l'Himalaya.

Entre l'utopie et la science-fiction, il est une sorte de cousinage maudit, lequel se résout dans la dystopie, qui a généralement trait, de nos jours, à la déshumanisation par la science. L'utopie – le

**Entre l'utopie
et la science-fiction,
il est une espèce
de cousinage maudit,
lequel se résout
dans la dystopie.**

mot vient du titre de l'ouvrage de l'érudit anglais Thomas More qui fut décapité en 1535 – tend à l'invention d'une société idéale où les hommes vivraient en harmonie suivant des lois justes, grâce à une organisation sociale dûment adaptée. On sait le rôle de l'utopie dans l'histoire des révolutions. Lénine, par exemple, qui disait « *il faut rêver* », lisait *La Cité du Soleil*, du moine dominicain Tommaso Campanella (1568-1639), lequel prônait une république philosophique héritée de Platon, égalitaire, socialisante, où la polygamie obéirait à des critères astrologiques et où les sodomites marcheraient la tête en bas... Plus tard, Charles Fourier,

en qui Marx et Engels virent une figure du « *socialisme critico-utopique* », théoricien de « *l'attraction passionnée* » (impulsion fournie par la nature avant toute réflexion) aura la faveur d'André Breton, qui composera une *Ode à Charles Fourier*. N'est-ce pas face aux échecs irrémédiables de la pensée utopique, mise en demeure devant la réalité brute de la cité politique à transformer, que s'engendre la dystopie ? Ils sont légion, ceux qui la pratiquent à l'heure du néolibéralisme hégémonique, du transhumanisme agissant et autres joyusetés. N'y a-t-il pas, notamment, Michel Houellebecq et Boualem Sansal, grand dénonciateur de la menace islamiste ?

Quant à la science-fiction proprement dite, riche d'auteurs devenus classiques (Ray Bradbury, Clifford D. Simak, A.E. van Vogt, L. Sprague de Camp...) comme chez leurs continuateurs, elle ne rayonne pas d'optimisme, car on ne peut transporter ailleurs, fût-ce sur une planète lointaine, que de l'humanité en état perpétuel de péché terrestre. Le film somptueux de Kubrick, *2001, l'Odyssée de l'espace*, sorti en 1968, année utopique – le romancier et futurologue britannique Arthur C. Clarke

...



L'humanité ravalée au rang d'espèce subalterne et servile ? C'est *La Planète des singes*, de Franklin J. Schaffner, en 1968.

... a contribué au scénario – constitue sans conteste l'apogée littérale du genre. Dans le feu d'artifice d'effets spéciaux grandioses escortés par le poème symphonique aux accents tellement prophétiques d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, de Richard Strauss, ce chef-d'œuvre cinématographique expose et épuise, en somme, tous les thèmes de rigueur : l'évolution de la technologie, l'intelligence artificielle, la perspective d'une vie extraterrestre. Passons, en glissant, sur le module du space opera, du type *Star Wars*, de George Lucas et sur *Mad Max*, western postapocalyptique de l'australien George Miller, prétextes à de juteuses franchises commerciales, quelles que puissent être leurs vertus spectaculaires.

Le film de Kubrick, lui, constitue bel et bien une odyssée de l'espèce. À son début surgit une horde de singes anthropoïdes. Ils découvrent avec stupeur un monolithe noir tombé du ciel. Énigme compacte, sujette à pas mal d'interprétations. Allez savoir. À chacun sa vérité hypothétique. Pierre philosophale originelle ? Bloc minéral d'essence prométhéenne ? Fragment géométriquement découpé de la pierre noire de La Mecque ? En 2001, justement, les tours du World Trade Center n'étaient-elles pas anéanties au nom d'Allah ?

Le poète Fernando Pessoa a défini l'homme comme « *un singe avec une montre* ». Il n'a pourtant pu voir le film de Franklin Schaffner sorti en 1968 encore,

La Planète des singes, d'après un roman de Pierre Boulle. Astronaute, le capitaine Taylor amerrit sur une planète aux mains de singes évolués. Ils ont réduit en esclavage des humains arriérés. Sous la protection de deux chimpanzés amicaux, Taylor, poursuivi par Zaïus, un orang-outan cruel qui est ministre des Sciences, découvre les vestiges d'une civilisation humaine avancée...

L'homme vu comme « un singe avec une montre »

Au championnat des dystopies, la palme revient au roman d'Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes* (1931) qui dépeint une société où les castes inférieures sont fécondées in vitro, en série (comme les Ford T) tandis que les membres des castes supérieures, les Alpha, sont grands, beaux, intelligents. Huxley remet ça en 1948 avec *Temps futurs*. En 2108, après la Troisième Guerre mondiale qui a pris fin depuis plus d'un siècle, un chercheur en botanique, venu de la Nouvelle-Zélande miraculeusement épargnée, découvre, dans Los Angeles atomisée, une société dominée par un clergé vêtu de peaux de bêtes vouant un culte au démon Bélial, autrement dit le Seigneur des mouches, lequel se retrouve dans le roman de William Golding, *Sa majesté des mouches* (1954), dont Brook fit un film neuf ans plus tard. On y voit, sur une île, un groupe d'adolescents naufragés passer de la barbarie à la tyrannie. Au chapitre de l'espoir relatif, on inscrit *Malevil* (1972) roman de Robert Merle : six survivants, dans un château, s'efforcent de recréer l'humanité avec les maigres moyens du bord, après une explosion, supposée atomique, survenue le dimanche de Pâques 1977 ! Que sera notre « monde d'après » le Covid-19 ? *Chi lo sa* ? Sans nul doute le théâtre d'âpres luttes, à imaginer en tous sens, sous le sceau du « principe espérance ».

Jean-Pierre LÉONARDINI

EN 1894, YERSIN DÉCOUVRE LE BACILLE DE LA PESTE QUI DONNERA UN JOUR SON NOM AU COVID-19 ?

Dans le but de s'ébrouer un peu du côté de l'espoir au sein du marasme, on doit évoquer la haute figure énigmatique et bienfaisante du bactériologue né en Suisse Alexandre Yersin (1863-1943). De nombreux ouvrages lui ont été consacrés, le dernier en date, sauf erreur, étant le « roman sans fiction » – selon sa propre formule – de Patrick Deville intitulé *Peste et Choléra* (Seuil, 2012), qui obtint le Goncourt des lycéens et fut couronné par le prix Femina.

Yersin, confrère de Pasteur, découvrit en 1894 le bacille de la peste (il porte son nom : *Yersinia pestis*) et le vaccin pour s'en prémunir. Une place du 13^e arrondissement de Paris lui est dédiée. Solitaire, quasiment ermite, planteur d'hévéa, ce grand voyageur, avant tout en Asie (au Vietnam, où il fonda un institut Pasteur, il fut considéré comme « un bouddha vivant »), est le prototype du savant imaginatif et opiniâtre dont le XIX^e siècle honora l'image avec ferveur.

Patrick Deville, bousculant avec art la chronologie, inscrit Yersin dans un récit foisonnant au fil duquel on reconnaît aussi bien – entre maints protagonistes d'une période fertile en découvertes et explorations en tout genre – le légendaire Louis Pasteur, évidemment, le chercheur allemand Robert Koch (1843-1910) qui mit à jour la bactérie de la tuberculose, Albert Calmette (1863-1933) qui inventa contre elle le Bcg, ainsi que le maréchal Lyautey, Arthur Rimbaud ou James Joyce... Qui donnera son nom au Covid-19 ?

Antoine SARRAZIN

PERCUSSIONS

D'un geste Ferrière...

Nouvelle incursion dans la percussion contemporaine, après Steve Reich et *Drumming* (voir *Options* n° 642), avec un voyage extraordinaire au pays des marimbas, des glockenspiels, du vibraphone, des bongos, des toms et des rototoms, des boo-bams et autres bidons de pétrole. Les œuvres, ici, sont signées Iannis Xenakis, Bruno Mantovani, Philippe Hurel, Franco Donatoni et Richard Rodney Bennett. L'erreur, en appréhendant ce répertoire, serait peut-être de penser que la forme – percussion seule, écriture savante, loi de la cinétique des gaz, interpolation... – conditionne le fond. Car, derrière les mots, il y a une réalité sonore, musicale, subjective. Et par bien des aspects, *Rebonds A*, *Loops* ou *Mouvement 2*, ne sont pas moins abordables que certaines pièces dites « classiques » de Bach, de Beethoven ou de Liszt. Longtemps associée à un instrument de guerre, la percussion a servi à ponctuer les *forte* à l'apparition de la musique symphonique. Avant que Varèse, dans les années 1930, puis Xenakis ne contribuent à la sortir de la sphère décorative, pour donner vie à un univers en tant que tel. Peu importe le courant, l'école, l'esthétique (sérielle, spectrale, etc.), il faut écouter ces œuvres pour ce qu'elles sont : une ouverture sur une richesse inouïe, sur le plan du matériau, du son, du rythme, du pouvoir d'évocation, de l'imaginaire. Rien d'artificiel dans ce récital d'une heure vingt, mené tambour battant par Adélaïde Ferrière, tout juste 20 ans. Pour beaucoup, cet album sera une révélation, une jubilation, de l'ordre de la sensation physique, du plaisir pur, de l'instinct. *Contemporary* s'ouvre et se clôt avec Xenakis (*Rebonds* et *Psappha*), son art de la combinatoire rythmique et de l'imprévisible. Entre les deux, *Moi, jeu*, de Mantovani... moins intérieur que les *Loops II* et *IV*, pour vibraphone et marimba, de Philippe Hurel, qui enchantent par leur vitalité rythmique et leur aspect ludique. À noter, pour finir, *After Syrinx II*, de Richard R. Bennett, hommage au *Syrinx*, pour flûte seule, de Debussy.

• ADÉLAÏDE FERRIÈRE, *CONTEMPORARY. ŒUVRES POUR PERCUSSIONS DE MANTOVANI, HUREL, XENAKIS...* 1 CD EVIDENCE, 19 EUROS.

MÉLODIES

...à l'autre

Ce n'est pas la voie la plus simple qu'a empruntée Alice Ferrière pour se faire un nom : le récital de mélodies. Pour son premier album, la chanteuse a choisi un programme franco-allemand autour du thème de la nuit. La diction n'est pas toujours souveraine, la générosité est parfois un peu excessive, desservant les inflexions du texte et tendant à diluer le pouvoir d'évocation. Mais certaines pages laissent entrevoir de jolies promesses. La jeune mezzo-soprano apparaît ainsi à son aise dans les mélodies de l'opus 90 de Schumann, ou dans *L'Heure exquise*, de Reynaldo Hahn, ou dans ces deux belles trouvailles que constituent *L'Heure exquise* (encore une), d'Irène Poldowski, et *Le ciel en nuit s'est déplié*, de Nadia Boulanger.

• ALICE FERRIÈRE (MS), SASCHA EL MOUSSI (P), *NUIT EXQUISE. MÉLODIES DE BERLIOZ, SCHUMANN...* 1 CD PARATY, 19,80 EUROS.

bouteilles

Primeurs 2020

Confinés !

Confinement oblige, la semaine primeur prévue au printemps à Bordeaux a été reportée *sine die*. Une première depuis le début des années 1980 qui virent se développer chaque mois d'avril, cette dégustation des grands crus de Bordeaux, dynamisés par l'excellent millésime 1982, point de départ de la notoriété du critique Robert Parker. C'est également l'occasion d'un numéro spécial, très attendu, de *La Revue du vin de France*.

Événement d'importance, réunissant plusieurs milliers de professionnels, journalistes, critiques, distributeurs français et étrangers dont les notes de dégustation et les avis se traduiront directement dans l'image du millésime et dans la fixation des cours de sortie.

L'exercice n'est pas facile et nécessite une expérience certaine puisqu'il s'agit de donner un avis sur des vins qui n'ont que quelques mois d'élevage et ne seront livrés que deux ans après !

À ce stade de prime jeunesse, ces vins présentent le plus souvent une forte acidité et des tanins rugueux. L'art du dégustateur consiste alors à évaluer leur potentiel de garde et l'influence du passage en barrique. Un exercice à ne pas rater !

À l'origine, tout le monde y trouvait son compte, le consommateur qui payait deux ans à l'avance un vin 25 % moins cher, et le producteur qui trouvait ainsi un apport de trésorerie. Ces dernières années, la flambée des prix a franchement réduit l'intérêt de l'opération pour le particulier et l'enjeu vaut surtout pour les producteurs et le négoce.

Des stocks importants des millésimes de 2014 à 2018 peinent à trouver preneurs et se dévalorisent. Marché chinois en berne et taxe Trump aidant, de nombreux professionnels jugent nécessaire une baisse significative des cours du 2019.

Le consommateur devrait s'en réjouir. Affaire à suivre.

Pour l'instant la profession cherche des solutions de rechange pour repousser à plus tard, et sous des formes allégées, les dégustations nécessaires.

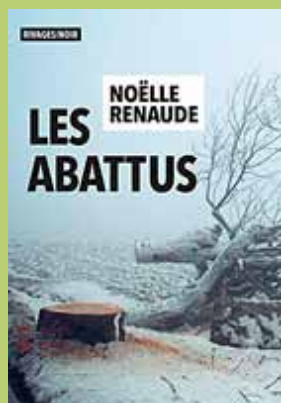
Georges SULIAC

lire les polars

DÉLIQUESCENCE

Misère et mafia

DE LA GRANDE
TRUANDERIE
DANS UNE ALBANIE
À LA DÉRIVE, CHEZ
DANÛ DANQUIGNY,
OU DANS UNE GRISE
VILLE DE PROVINCE,
AVEC NOËLLE
RENAUDE.



Les ventes de livres ont chuté de plus d'un tiers ces dernières semaines, en dépit d'une augmentation historique des achats numériques. S'ajoutent des parutions à l'arrêt, une vague annoncée de faillites de libraires indépendants et de petits éditeurs. Des voix pieuses s'élèvent : halte à la frénésie de publications (dont une flopée de daubes!), il faut privilégier des circuits courts, un meilleur accompagnement des auteurs. Rêver, peut-être... Sur des étals où la place est comptée, un livre chasse impitoyablement le précédent. Espérance de vie limitée où guette l'injustice. Retour sur deux sorties hexagonales préconfinement. Des écrivains débutants y ont mis leur âme, des éditeurs ont misé sur eux. Soutenons-les...

Avec *Les Abattus*, la dramaturge Noëlle Renaude signe un premier roman saisissant. Un récit en trois parties qui se répondent et s'enrichissent cruellement : les vivants, les morts, les fantômes. Trois étapes incandescentes, entre 1960 et 2018, de la vie d'un narrateur dont l'identité ne nous sera jamais révélée. Pas plus que le lieu, grise ville de province où il survit. Difficile de résumer ce texte foisonnant où il importe de se laisser entraîner par un phrasé singulier, mêlant péripéties, pensées et discours. Tempo subtil et ironique autour d'une existence poisseuse, dysfonctionnelle, lardée de violences subies, entre tourments cachés et banalité de la mort. Un destin de douleur muette ancré dans une pauvreté économique, une misère intellectuelle, dont la fin n'oublie pas de renouer tous les liens entre les nombreux personnages. Le roman noir vient de se trouver une nouvelle voix totalement atypique. Et rares sont les livres où l'on sent les étangs respirer sous la lune...

Premier polar aussi pour Danû Danquigny. Août 2017 : Arben est de retour dans son Albanie natale après vingt ans d'exil en France où il a élevé ses deux enfants. Il revient pour se mettre en paix avec lui-même, régler ses comptes avec ses amis. Et venger la mort de Rina, sa femme assassinée, meurtre qui l'a contraint à la fuite... La rage qui anime Arben remonte à ses plus jeunes années.

Dans les années 1970, il joue avec ses trois copains dans les rues froides de Korçë. C'est le temps de la dictature d'Enver Hoxha, de la police politique et des mouchards. Les adultes souffrent en silence, les gosses se débrouillent. Un petit larcin, quel mal quand rôde la famine ? Dans la déliquescence du

régime, le quatuor glisse sur la pente de magouilles et de trafics autrement plus lucratifs. La chute de la tyrannie amène un faux vent de liberté. Dans le chaos fleurissent des mafias dénuées de toute moralité. Une aubaine pour Arben et sa bande : amasser un maximum de fric avant de s'évader d'une patrie défigurée. Mais le parcours criminel va tourner court... Avec une chronologie éclatée parfaitement maîtrisée, le livre enchaîne des chapitres implacables, suffocants, sur la destinée féroce et violente de quatre gamins devenant naturellement truands. Allégorie d'un pays ravagé et de son peuple meurtri. C'est aussi le parcours d'un homme, pris au piège de son passé, à qui la soif de vengeance apportera amertume et désillusion... Danû Danquigny met au service de cette histoire âpre une plume sobre, à la force envoûtante, que l'on aimera retrouver...

Des auteurs naissent, d'autres hélas nous quittent...

Maj Sjöwall (1935-2020) a conçu, avec son mari Per Wahlöö (1926-1975), un cycle de dix romans autour de flics de la brigade criminelle de Stockholm, sous la direction de l'inspecteur Martin Beck. Les intrigues, au ton désenchanté, dressent un constat implacable sur le « paradis suédois », présenté alors comme un modèle. Un des meilleurs exemples du polar sociologique...

Georges-Jean Arnaud (1928-2020) était un de nos derniers romanciers populaires. Le succès considérable de *La Compagnie des glaces*, épopée postapocalyptique qui fait date dans la science-fiction française, a quelque peu éclipsé ses polars, qu'il qualifiait de « romans d'humeur ». Dans des suspenses reposant sur une rare économie de moyens (peu de personnages, décor presque unique, écriture épurée), il s'est livré à une critique impitoyable de la société française de la fin du xx^e siècle, prenant toujours fait et cause pour les démunis et les opprimés. Hélas non réédités, ses livres sont à glaner chez les bouquinistes ou sur les brocantes, dès qu'on aura le plaisir d'y flâner de nouveau.

Serge BRETON

BIBLIOGRAPHIE

- NOËLLE RENAUDE, *LES ABATTUS*, RIVAGES, 2020, 409 PAGES, 20,90 EUROS.
- DANÛ DANQUIGNY, *LES AIGLES ENDORMIS*, GALLIMARD, 2020, 214 PAGES, 18 EUROS.
- CYCLE MARTIN BECK (1965-1975) DE MAJ SJÖWALL ET PER WALHÖÖ, DISPONIBLE EN POCHE CHEZ RIVAGES/NOIR.

DESTINS

Chahutés et singuliers

DE 1940 À 1981,
LES PERSONNAGES
DE LUDOVIC HARY
FONT RÉSONNER
LEURS DÉSIRS
AVEC LEUR ÉPOQUE.
SUR UN TEMPO
AVENTUREUX.



Ludovic Hary est à la fois écrivain et documentaliste dans un collège. Il y organise, entre autres, des « rendez-vous philo », des cours de batterie (car il est, de plus, batteur de jazz), des lectures à voix haute, concocte un journal... Les élèves ne s'ennuient pas. Pour autant, Ludovic Hary est-il un auteur comme les autres ? Non, il a sa voix, son propre langage. Dans *Les Fuites de Greg Men*, tout commence sur l'île de Sein, en face de la baie des Trépassés. Aucune année n'est citée, et pourtant, notre imaginaire historico-patriotique situe immédiatement la période : *« Peu l'ont entendu la première fois. Peu connaissent ce militaire au nom si évidemment prédestiné qu'ils flairent le pseudonyme, le fier-à-bras, le gavé des syllabes s'écoulant par le gardien du phare, ils se rassemblent autour du poste, ce 22 juin au soir, le gardien dit qu'il y a quatre jours, c'était la même voix : elle se faufilait depuis Londres, enjambait la Manche, elle lançait, quand tout semblait perdu, ses consignes à venir la rejoindre, elle demandait si l'espérance devait disparaître et d'elle-même répondait non. »*

Le longiligne Ludec Men, 17 ans, lui qui se « consume de désir » pour Simone, la fille du cafetier, lui qui rêve de « lever ses jupes, pétrir ses hanches », y est, au café du port, ce 22 juin. Il est de ceux qui vont répondre à l'appel : *« il fera partie du dundee qui dans la nuit du 24, au soir, partira d'Audierne, passera par Sein, et de là appareillera pour l'Angleterre, peuplé de vivres, d'armes, et d'hommes doués d'une morale partagée tout simplement entre cela se fait et cela ne se fait pas... »* Le serment fait à Simone, il le tiendra et, en 1952, Greg apparaît au monde, fils de Simone et de Ludec (pilote de ligne sur le Paris-New York).

En avril 1968, Greg Men est déjà pilote comme son père. Mais lui vole sous la coupe d'un Américain (aviateur et astronaute) nommé Neil, « pressenti pour une mission spéciale it's a secret... » Descendu du ciel – n'étant pas fils à papa – il fait halte à Berkeley où « la fumée grimpe lentement, montgolfière emportant loin les pensées, les ultimes neurones lucides, les dernières pelures de conscience », où « une main prend la guitare et lance des riffs rageurs glorifiant les Vietnamiens ». Puis il passe la nuit du 10 mai 1968 à Paris, à ravitailler « en pavés les camarades adossés à la fournaise, ce ragoût de Simca et de Peugeot couchés sur leurs por-

tières, baignant dans la neige carbonique des pompiers ». Lorsqu'un « tube Citroën tousse », lorsque « le feu prend au pare-brise », lorsque « l'habitable monte en température et pouffe comme un vieux thermostat », enfin lorsqu'il y a déflagration, une femme est au sol, en sang. Nora est son nom, elle a failli mourir, mais en 1971, elle donne naissance à une petite Fleur, dont le père est Greg, et le grand-père Ludec.

Greg Men peut-il s'assumer père ? Responsable de quiconque ?

Greg Men est-il un enfant roi, a-t-il un ego sans égal ? La France est-elle encore un royaume, deviendra-t-elle son royaume ? Car plus que voler, planer, aimer, paterner, Greg Men a le désir fou d'être roi de l'Hexagone.

Dans le cadre de l'histoire, du 18 juin 1940 au 10 mai 1981, Ludovic Hary chahute ses personnages : ils sont le muscle et le nerf des événements, le souffle et la pensée de leurs propres existences, la mise au monde et la finitude de leur être, l'amour et l'amitié à l'autre. Il leur attribue une permanente fonction politique, quoiqu'ils fassent. Même lorsqu'ils contemplent « les nuages, des cirrus, des ornières de ciel mères de précipitations », lorsqu'ils découvrent « ce bidonville à quelques pas de demeures opulentes » (et le monde qui permet ça !) ou décrivent les taxis comme une « vaste oreille comme le théâtre d'Épidaure », et qu'ils écoutent une clameur qui monte, se densifie, se fait joie et presque rage.

Hary écrit un roman d'amour à la littérature, celle qui donne mot à l'imaginaire des mots, et qui, les yeux dans les yeux, à l'horizontale, en face-à-face, raconte la poésie des êtres humains.

Il compose une fresque musicale, le jeu grammatical s'adaptant au tempo, soit sur le temps, soit *laid back* comme le pianiste Bill Evans qui joue « derrière le temps » ou souvent *up beat*, voire sur les contretemps, toujours syncopé. Son style est constamment habité par le groove, cette énergie cinématique qui pousse la phrase musicale vers l'avant. Une épopée jubilatoire !

Jean-Marie OZANNE

BIBLIOGRAPHIE

• LUDOVIC HARY, *LES FUITES DE GREG MEN. 1. BIEN TÔT ROIS*, UNICITÉ, 2020, 214 PAGES, 16 EUROS.

CULTURE

Précarité, l'autre contagion

LE MONDE DE LA CULTURE SUBIT UNE SITUATION DONT LES CONSÉQUENCES S'ANNONCENT LOURDES POUR L'EMPLOI COMME POUR LA CRÉATION.
ENTRETIEN AVEC RÉMI VANDER-HEYM, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU SYNDICAT NATIONAL DES PROFESSIONNELS DU THÉÂTRE ET DES ACTIVITÉS CULTURELLES (SYNPTAC), DIRIGEANT DE LA FÉDÉRATION CGT DU SPECTACLE.

– **Options: le président de la République a présenté début mai son plan de soutien au secteur culturel et, dans la foulée, le ministre de la Culture a rendu public un agenda de déconfinement. Que faut-il retenir de ces annonces ?**

– **Rémi Vander-Heym :** La méthode, car elle en dit long. D'abord, Emmanuel Macron est intervenu tardivement, il faut le souligner, comme si la culture n'était pas « essentielle ». Ensuite, cette annonce a pris la forme étrange d'une visioconférence tenue avec une douzaine de personnalités du monde des arts et du spectacle. Comme si, pour le coup, la culture était affaire de « belles personnes ». Enfin, force est de constater que l'agenda ministériel est semé d'incertitudes. Entre les reprises des répétitions et des « fonctions administratives » le 11 mai, le rappel de l'interdiction des rassemblements de plus de 10 personnes et du respect impératif des gestes barrières, on se perd à grands coups d'injonctions contradictoires. Il aurait été plus légitime et plus productif de recevoir les organisations représentatives du secteur. La culture résulte du travail de celles

et ceux qui la font vivre : créateurs, certes, mais pas seulement. Les projets ne se réalisent que si les entreprises qui les portent en ont les moyens. Ignorer leurs représentants – à travers tous leurs métiers – est une mauvaise méthode pour construire un avenir déjà lourdement grevé par les mesures de confinement. Je rappelle que toute représentation du spectacle vivant et 80 % des activités du spectacle enregistré ont été stoppées d'un coup. Cette situation sans précédent menace une économie du spectacle fragile, basée sur deux grands principes. D'une part, des projets non délocalisables, reposant principalement sur l'humain ; d'autre part, le recours au contrat à durée déterminée d'usage (Cddu) avec son régime spécifique d'assurance chômage. Or, l'arrêt des activités provoque un tsunami pour les quelque 260 000 intermittents du spectacle (160 000 artistes et 100 000 techniciens). Très peu d'entre eux en effet, parviendront à réaliser le nombre fatidique de 507 heures de travail dans une entreprise du spectacle avant leur « date anniversaire ». Étant donné que les productions

se préparent deux ou trois ans avant les premières représentations publiques, la crise sociale du secteur du spectacle sera longue et tragique pour l'emploi et, par voie de conséquence, pour la création elle-même, sa richesse, sa qualité, qui, je le rappelle, ont toujours été de grandes préoccupations historiques de la Cgt.

– **Mais les mesures gouvernementales se présentent comme des réponses à la situation de l'emploi, moyens à la clé ?**

Passons charitablement sur la « révolution artistique et culturelle » proposée par le président comme une réinvention de « notre été inventant et culturel ». Artistes et techniciens ne l'ont pas attendu pour animer des ateliers périscolaires, jouer dans les écoles, présenter des extraits, rencontrer les élèves, du moins pour celles et ceux qui en ont la compétence. Pour le reste, nous attendions des annonces précises et chiffrées. Or, à l'exception de la dotation de 50 millions d'euros pour le Centre national de la musique, les mesures n'ont pas été chiffrées et leur financement semble dépendre d'autres



TATIF WOSTOK PRESS

acteurs que l'État : collectivités territoriales, assurances, etc. D'autres ont été annoncées pour permettre d'assurer les tournages de cinéma et d'audiovisuel, dont il faudra vérifier l'effectivité. Nous prenons acte, toutefois, de l'engagement pris par le président de la République sur la transposition rapide des directives Sma (Services de médias audiovisuels) et droits d'auteurs, essentielles pour le secteur, ainsi que la mise à contribution rapide des Gafam pour le financement de la création. Il est évident que si, dans la période actuelle où leurs œuvres sont exploitées partout sur les réseaux, les autrices, auteurs et artistes en tiraient des revenus, leur situation serait moins précaire. Reste que tout cela est loin de suffire. La mécanique d'annulation est mortifère, singulièrement pour les festivals. Le Off d'Avignon est emblématique à cet égard : depuis son annulation, les compagnies ne savent comment faire face aux coûts de production et aux salaires ; nombre d'artistes et de techniciens craignent d'être sacrifiés sans mise en place de l'activité partielle, sans

« Étant donné que les productions se préparent deux ou trois ans avant les premières représentations publiques, la crise sociale du secteur du spectacle sera longue et tragique pour l'emploi et, par voie de conséquence, pour la création elle-même. »

rémunération et sans les heures de travail indispensables pour se maintenir dans le régime spécifique d'assurance chômage. Dans le même temps, les théâtres ne savent pas comment rembourser leurs emprunts ni payer leurs salariés, les commerçants voient s'envoler un chiffre d'affaires vital, les spectateurs sont privés de moments d'épanouissement forts, en même temps que de leurs arrhes de location. Il va falloir faire preuve de beaucoup de solidarité, interprofessionnelle et nationale, pour accompagner l'ensemble des acteurs des festivals d'été.

– Dans ce contexte, la prolongation des droits à l'assurance chômage des intermittents du spectacle jusqu'à fin août 2021 est-elle un pas dans la bonne direction ?

– Elle confirme que la très large mobilisation collective a porté ses fruits. Mais elle ne résout pas toutes les difficultés, notamment pour les nouveaux entrants, les personnes en rupture de droits, les personnes de retour de congé maternité ou de longue maladie, l'accumulation des jours ...

... de franchise. Nous agissons pour qu'elle soit concrétisée et complétée, dans le cadre de la mobilisation interprofessionnelle contre la réforme de l'assurance chômage. Les sujets ne vont pas manquer, au premier rang desquels, d'ailleurs, les conditions de la reprise, évidemment sanitaires, avec la création d'un comité sanitaire et social, instance de dialogue social qui regrouperait les acteurs de la prévention mais aussi et plus globalement des changements nécessaires à la lumière de la crise.

– Au-delà des considérations immédiates, qu'est-ce que révèle la crise du Covid de l'état du secteur et des politiques qui l'ont structuré ces dernières décennies ?

– Le principal enseignement, c'est que la précarité des uns rend fragile tout l'ensemble. Avec 80 % de salariés dépourvus de contrat et une cohorte d'intermittents hautement qualifiés, beaucoup d'employeurs se sont habitués à un statut d'irresponsabilité. On l'a mesuré au nombre de ceux qui n'ont pas jugé utile de mettre en place le dispositif d'activité partielle, préférant demander à l'État des aménagements en matière d'assurance chômage. Cet enseignement vaut évidemment pour les pouvoirs publics qui, depuis des décennies, s'habituent à n'accorder que le strict minimum au secteur culturel et à ses acteurs. Derrière une minorité de grands noms qui vivent bien de leur art – et c'est heureux – une foule d'acteurs, de chanteurs, de scénaristes, de metteurs en scène et de techniciens courent après leurs heures au détriment de leur santé, de leur capacité à créer, à produire, à vivre, tout simplement. Le second enseignement, c'est que cette situation qui nous affaiblit au présent nous désarme devant l'avenir. Une certaine conception, très individualisée, très consumériste du rapport à la culture nous désarme devant l'offensive mondialisée des Gafam. Ces grosses entreprises commerciales y participent, l'État français fait de même avec son Pass Culture, qui encourage toute une génération à une consommation culturelle sans aucune intermédiation, et avec la multiplication de produits de type chèque-spectacle. Cela devrait d'ailleurs être un sujet de réflexion dans la Cgt, quant à la gestion des activités socioculturelles qu'elle impulse dans les Cse... Face à quoi, les collectivités locales qui maintiennent un réseau associatif culturel suffisamment doté pour accompagner les jeunes vers l'expérience artistique et culturelle restent trop peu nombreuses. C'est cette tendance lourde qu'il s'agit d'inverser, et vite.

Propos recueillis par Pierre TARTAKOWSKY

LAURENT THEILLET/MAXPPP



À Eurodisney, 1 300 salariés précaires réintégrés !

EURODISNEY A REULÉ ET RÉINTÉGRÉ L'INTÉGRALITÉ
DES INTERMITTENTS ET CDD À QUI IL AVAIT SIGNIFIÉ
UNE RUPTURE ANTICIPÉE POUR CAUSE DE « FORCE MAJEURE ».

Au départ, tout est écrit : plus de 1 300 Cdd, dont de nombreuses et nombreux artistes et techniciens se voient invités – par un mail intitulé « Rupture amiable de votre contrat de travail » – à souscrire à leur licenciement sec, sans indemnité. Quarante-huit heures auparavant, les mêmes avaient reçu un courrier les assurant de la mise en place de l'activité partielle. Entre-temps, onc' Picsou a fait ses comptes et réalisé que le Covid pouvait offrir des opportunités... comptables. Musiciens, comédiens, cascadeurs et de nombreux techniciens, costumiers et maquilleuses sont concernés, mais chacun est renvoyé à son cas et la direction seule maîtrise l'ensemble du dossier.

Plusieurs salariés non syndiqués travaillant sur les répétitions de nouveaux spectacles chez Eurodisney alertent la Cgt. Un échange entre les trois syndicats du Spectacle, leur fédération et la fédération Cgt du Commerce permet de dénombrer 90 artistes et techniciens concernés. Pendant ce temps, les salariés restent dans l'angoisse d'une décision à prendre sous quarante-huit heures, sans en maîtriser les conséquences. Les syndicats invitent les salariés à ne rien signer, afin de ne pas perdre leurs droits salariaux ni ceux du dispositif d'activité partielle. La direction passe à l'acte, invoquant un cas de « force majeure ». La Cgt signifie alors à la direction qu'elle ne compte pas en rester là, soulignant à quel point l'argument de la « force majeure » est fragile juridiquement.

À la suite d'un Cse extraordinaire, la direction cède, et les 90 salariés intermittents recouvrent leurs droits. Dès le lendemain, la Cgt est assaillie de sollicitations de salariés n'ayant pas encore signé leurs contrats et souhaitant faire reconnaître ces promesses d'embauches. La Cgt saisit le ministère de la Culture, l'Inspection du travail, et active les réseaux sociaux afin d'informer le plus grand nombre de professionnels du spectacle régulièrement engagés par Disney. Au final, elle obtient la réintégration de 350 intermittents et de 950 saisonniers. Les happy ends ne sont décidément pas écrits à l'avance... P. T.